

URGENCES MÉDICALES À ORAN

Chut ! on dort

Nous avons toujours entendu parler de la situation d'abandon dans laquelle se trouvent les structures hospitalières de la wilaya d'Oran, notamment celles des urgences, mais ce dimanche 9 août 2009, le hasard aura voulu que nous vivions l'expérience par nous-mêmes.

Le petit tour qui nous a conduit d'abord vers les urgences de la polyclinique d'Es-Senia puis vers les urgences du CHU d'Oran et au pavillon 16 (ORL) de la même structure hospitalière était une expérience inédite. Ce jour-là, vers les coups de 3h du matin, nous nous sommes rendu aux urgences de la polyclinique d'Es-Senia. A notre arrivée, la première anomalie constatée était l'absence du gardien qui devait lever la barrière pour nous permettre de franchir l'entrée. Devant cette situation, nous avons été contraint de lever cette barrière par nous-même. En pénétrant, nous constatons que l'agent de sécurité se trouvait à proximité de la porte d'entrée, et malgré nos innombrables coups de klaxon, il ne réagira pas. Normal puisqu'il était allongé auprès de deux autres individus que nous n'avons pas pu identifier. Tous dormaient d'un sommeil profond.

Après avoir stationné notre véhicule, sans que personne ne s'aperçoive de notre présence, nous nous sommes dirigé vers l'intérieur de la structure. Même constat : personne n'était à la réception, ni infirmier, ni médecin de garde, ni agent de sécurité... le hall était désert.

Face à cette situation, nous avons décidé d'avancer un peu plus, rentrant cette fois-ci au sein de la salle de soins, une fois de plus aucun signe de vie.

La chambre réservée au repos des médecins de garde n'était



Photos : DH

pas loin. Après avoir passé quelques minutes à frapper sur la porte, une dame portant une blouse blanche nous a ouvert la porte : c'était le médecin de garde. A moitié réveillée, c'est à l'issue d'une chaude altercation verbale (car nous avons osé la réveiller) qu'elle a finalement accepté de nous examiner. Elle nous prescrit, à la va-vite, un calmant (anti-inflammatoire) et se précipita pour rejoindre son lit. Peu convaincu par sa consultation, nous avons décidé de voir un autre médecin, cette fois-ci nous nous sommes rendu aux urgences médicales du CHUO.

A notre arrivée au niveau de cette structure, l'heure indiquait 3h40. Contrairement aux urgences de la polyclinique d'Es-Senia, les agents de sécurité relevant de la société de sécurité dite «vigilante» étaient nombreux à l'entrée des urgences médicales du CHUO, il n'en était malheureusement pas de même

pour le personnel médical à l'intérieur de cette structure. Sur les lits, normalement réservés aux malades, les infirmiers sommeillaient à leur tour.

Les informations nous ont été données par un garde-malade qui accompagnait un de ses proches qui nous a indiqué l'endroit où le préposé paramédical, en garde cette nuit, se trouvait. Après une vingtaine de minutes d'attente, le docteur de garde qui a été appelé pour consulter notre cas, après examen, a décidé de nous orienter en urgence vers le pavillon 16, celui de l'ORL (oto-rhino-laryngologie).

A 4h10 du matin nous avons rejoint le Centre hospitalo-universitaire d'Oran, qui se situe tout près du service des urgences d'où nous avons été orienté. Sur place, sans l'assistance des agents de sécurité de ladite structure hospitalière qui nous ont indiqué le pavillon, nous n'aurions jamais pu repérer le lieu en question. Le pavillon 16 se trouve

tout juste près de l'entrée principale de l'hôpital, dans un coin peu éclairé (faute d'éclairage) et ne porte aucun panneau indicateur. Tapant de toute notre force à la porte d'accès de ce bloc médical spécialisé, personne ne s'est manifesté.

C'est au bout d'environ une quinzaine de minutes de patience que nous avons décidé de pénétrer à l'intérieur du pavillon. Tant bien que mal nous avons pu ouvrir la porte.

A l'intérieur, la scène était terrifiante, digne des films d'Hitchcock. En plus de la saleté qui règne en maître, des tâches de sang étaient visibles partout : sur les cadres des portes de même que sur les fauteuils de la salle de consultation et celle des soins, sans parler des nombreuses compresses chirurgicales toutes tâchées de sang et de crasse, des fils électriques traînant à même le sol et d'autres raccordés à l'aide de

sparadrap... : aucune notion d'hygiène n'était respectée. L'infirmier qui devait assurer la garde, de même que le médecin ORL affecté à ce service cette nuit-là, étaient tous deux endormis.

Apparemment, l'astuce de ces agents médicaux était de s'endormir sur les lits vacants des patients pour éviter d'être repérés et donc d'être dérangés. Cette fois-ci encore, ce n'est qu'à l'issue d'une longue altercation verbale qui aurait pu prendre une tournure fâcheuse que l'infirmier a, contre son gré, accepté de se lever et appeler le médecin, lequel était plongé dans un profond sommeil. La consultation fut brève, sans nous adresser le moindre mot, le médecin nous a rédigé une ordonnance et a repris de même que son infirmier leur activité de prédilection : le sommeil.

Face à cette drôle d'expérience au niveau des urgences médicales, le mieux serait de rajouter sur leurs panneaux : ne pas déranger, on dort ! et surtout de prendre son mal en patience jusqu'au lever du jour où chacun aura eu sa dose de sommeil.

Ben Aziz

SÉTIF
L'ADE dans
le collimateur
à El-Eulma

A l'approche du mois de ramadan, les habitants de la cité Houari-Boumedienne et de ses environs n'arrivent plus à suivre le rythme de l'Algérienne des eaux. La distribution de l'eau se fait un jour sur deux dans ce quartier très peuplé, chose qui a été acceptée. Mais tenez-vous bien, l'eau arrive dans les robinets vers les coups de 22 h, alors que tout le monde est censé être dans les bras de Morphée, avec une pression qui frise le ridicule. Alors, inutile de chercher à prendre une douche, contraints que vous êtes de passer de longues heures à emmagasiner de quoi boire durant la journée, et aller la chercher ailleurs pour la journée «sans». Certains habitants n'hésitent pas à pointer du doigt les responsables de l'ADE et leurs employés qui font preuve de diligence dès qu'il s'agit de la fête d'un proche ou d'une personnalité de la ville pour augmenter la pression et le temps de distribution.

Cette situation, qui dure depuis plusieurs mois, exige l'intervention des hauts responsables de la wilaya et de la daïra pour une plus juste répartition de cette denrée vitale, surtout pendant cette période caniculaire. Les services de l'ADE doivent cesser de jouer avec les nerfs des citoyens.

Mostefa Djafar

TIZI-OUZOU

Les pêcheurs dans la tourmente
à Tizirt

Tizirt, c'est le soleil, les plages au sable fin, les ruines romaines, ou encore, son îlot paradisiaque.

Tizirt, c'est aussi des difficultés au quotidien. Les marins pêcheurs, eux, en savent quelque chose. A chaque sortie en mer, les quelque 120 marins pêcheurs de Tizirt prient Dieu pour que leurs embarcations ne chavirent pas. L'ensablement de la passe du port rend leur travail, déjà périlleux, plus pénible encore. L'entrée au port qui était, à l'origine, de plus de trois mètres de fond, n'est aujourd'hui que de 1,30 mètre par certains endroits. Les professionnels de la pêche, dont le tirant d'eau (partie immergée) de leur bateau est assez important, devraient connaître cette passe sur le bout des doigts.

Pour l'anecdote, il y a quelques semaines, un voilier battant pavillon belge, à son bord un couple de touristes, a dû rebrousser chemin. Impossible pour lui d'amarrer. Pourtant, à la fin du mois de mai, le directeur de la pêche et de l'aquaculture, présent lors



de la présentation du bilan de la chambre du même secteur et répondant à la question, nous a déclaré : «La Direction des travaux publics de la wilaya a été saisie pour le

dessablement de la passe du port de pêche et de plaisance de Tizirt.» Plus de deux mois se sont écoulés et rien n'a été fait, la situation a plutôt empiré. L'autre préoccupation des marins pêcheurs de Tizirt, c'est l'absence d'une poissonnerie au niveau du port.

Certes, et dans le sillage de l'embellissement de la ville, la municipalité a procédé à la démolition des baraques servant jusqu'ici à cet effet, mais les pêcheurs ne comprennent toujours pas pourquoi les locaux construits par l'office du port, pourtant finis, ne sont toujours pas attribués. Comme le port de Tizirt est géré par l'EGPP de Béjaïa (Entreprise de gestion des ports et des abris de pêches), il nous a été impossible d'entrer en contact avec un responsable de cet organisme. En attendant, les pêcheurs, eux, se débrouillent pour la vente de leurs poissons, mais aussi pour l'achat de l'amorce qui leur sert à pêcher certains poissons. Pour cela, certains d'entre eux font le déplacement à Dellys ou même Azeffoun.

K. Bougdal